

Le livre d'or de la poésie française

PIERRE
SEGHERS

contemporaine de H à Z

marabout



Pierre Seghers

le livre d'or
de la poésie
française

contemporaine de H à Z

marabout 

Collection

marabout université

Couverture de Nicolas Fabre.

Photo Rapho-Lartigue.

  1972 Pierre Seghers pour la préface, les notices et le choix. Tous droits réservés aux éditeurs originaux pour les poèmes cités qui dependent de leurs fonds.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm est interdite sans autorisation écrite de l' diteur.

Les collections **marabout** sont  dit es par la S.A. Les Nouvelles  ditions Marabout, 65, rue de Limbourg, B-4800 Verviers (Belgique). — Le label **marabout**, les titres des collections et la présentation des volumes sont déposés conformément à la loi. — Distributeurs en **France** : HACHETTE s.a., Avenue Gutenberg, Z.A. de Coign eres-Maurepas, 78310 Maurepas, B.P. 154 — pour le **Canada** et les ** tats-Unis** : A.D.P. Inc. 955, rue Amherst, Montréal 132, P.Q. Canada — en **Suisse** : Office du Livre, 101, route de Villars, 1701 Fribourg.

Du même auteur :

POÉSIE

- Bonne-Espérance*, Éd. de la Tour, 1938, épuisé.
Pour les quatre saisons, Poésie 42, épuisé.
Le Chien de pique, Ides et Calendes, 1943, épuisé.
Le Domaine public, Poésie 45 et Parizeau, Montréal, épuisé.
Le Futur antérieur, Éditions de Minuit, 1947 (collection Paul Eluard), épuisé.
Jeune Fille, chez l'auteur, 1947, épuisé.
Menaces de mort, La presse à bras, 1948, épuisé.
Six poèmes pour Véronique, Poésie 50, épuisé.
Poèmes choisis, Éd. Seghers, 1952, épuisé.
Le Cœur-Volant, Les Écrivains réunis, 1954, épuisé.
Poèmes, Éd. Schwarz, Milan 1956, épuisé.
Racines, Intercontinentale du Livre, 1956, épuisé.
Les Pierres, Intercontinentale du Livre, 1958, épuisé.
Piranèse, Éd. Ides et Calendes, 1961.
Dialogue, chez l'auteur, 1965.
Pierre Seghers, par l'auteur, Coll. Poètes d'aujourd'hui, n° 164, 1967 et 1973.
Les Mots couverts, Éd. Éditions Français réunis, 1970, épuisé.
Dis-moi ma vie..., Éd. A. de Rache, Bruxelles, 1973.
Au seuil de l'oubli, Éd. Virgileje Nestjestic, 1976.
Le mur du son (en français et en bulgare), Éd. Sofia-Press, 1976 (Grand Prix international Christo Botev).
Qui sommes-nous ? (en français et en croate), Éd. Bizkupić, Zagreb 1977.
Le Temps des Merveilles (poèmes 1938-1978), Éd. Seghers.

PROSE

- Richaud-du-Comtat*, Stols, 1944, épuisé.
L'Homme du commun (sur Jean Dubuffet), Poésie 44, épuisé.
Considérations ou Histoires sous la langue, Coll. des 150, 1945, épuisé.
Clavé (Album sur), Éd. Poligrafa, Barcelone, 1971 (trad. en anglais, allemand, espagnol, catalan).
La Résistance et ses poètes, Éd. Seghers, 1974 et Marabout, 1978.

ANTHOLOGIES

- L'Art poétique* (en collaboration avec J. Charpier), Éd. Seghers, épuisé.
L'Art de la Peinture (en collaboration avec J. Charpier), Éd. Seghers, épuisé.
La France à livre ouvert, Éd. Seghers et Éd. Marabout, épuisé.
Le Livre d'or de la poésie française, 3 vol. Éd. Marabout.
Poètes maudits d'aujourd'hui, Éd. Seghers, 1972 et 1978.

FILMS

- Araya* (avec Margot Bénaceraf et Laurent Terzieff).
Les Malheurs de la guerre (court métrage sur les peintures de F. Labisse).
Le Bonheur d'être aimée (court métrage sur les peintures de F. Labisse).

Quand l'orage a passé (Aragon, Elsa Triolet, Matisse), T.V. avec J. Charpier.
Un homme fou fou fou de poésie (Quatre films TV de 55', par Jean-Marie Drot),
1973.

CHANSONS

Chansons et complaintes, Éd. Seghers 1959 (t. I), épuisé. Prix Apollinaire 1959.
Chansons et complaintes, Éd. Seghers, 1962 (t. II), épuisé.
Chansons et complaintes, Éd. Seghers, 1964 (t. III).
Douze chansons (avec Léonce Marquand), Éd. Seghers, 1970.

DISQUES

Chansons de poètes, quatre disques 33 t. en un coffret, Éd. Philips.
Poèmes (dits par l'auteur), Coll. Vox poetica, Monteiro, épuisé.
Jacques Douai chante Seghers, Éd. B.A.M.
Amours perdues, Éd. Véga, épuisé.
Laurent Terzieff dit les poèmes de Pierre Seghers, Éd. Adès.
Poésie et chanson, Éd. Disques S.M.
Marc Ogeret chante Pierre Seghers, Éd. Pacific.
Béatrice Arnac chante Seghers, Éd. Pacific.
Serge Kerval chante Pierre Seghers, Éd. S.F.P.
La Résistance, ses chants et ses poètes. Deux disques 33 cm, disques Adès
(Grand Prix du disque Académie Charles-Cros 1976).

EN LANGUES ÉTRANGÈRES

en allemand : *Wurzeln (Racines)*, Dr Karlsruher Bot. 1957.
en espagnol : *Raíces (Racines)*, 1956.
Las Piedras (Les Pierres), 1958.
en bulgare : *Poèmes*, Éd. Narodna Kultura, 1968.
Le mur du son, Éd. Sofia-Press, 1976, illustré par Pètr Tchouklev.
en croate : *Racines*, Éd. Le Pont, 1970.
Qui sommes-nous ? Illustré par Ivan Lacković, Croata, Éd. Bozo Bizkupiç,
Zagreb.

POÈTES ÉTRANGERS, EN VERSION FRANÇAISE, par Pierre Seghers

du hongrois (avec L. Gara) *Gyula Illyés, poèmes*, coll. Autour du monde, Éd. Seghers, 1955.
du bulgare : *Nicolas Vaptzarov*, Poèmes choisis, Éd. Narodna Kultura, Sofia et Éd. Seghers, Paris, 1954.
Dragomir Pétrov, poèmes, collection Autour du monde, Éd. Seghers, 1969.
Lubomir Levitchev, Le chevalier, la mort, le diable, Éd. Seghers, 1975.
du croate : *La poésie croate*, anthologie, Éd. Seghers, 1972.
du persan : *Saadi*, Le Gulistan ou le Jardin des roses, Éd. Seghers, 1976.
Hafiz, Le livre d'or du Divan, Éd. Seghers, 1978.

GEORGES HUGNET (1906-1977)

Il a fait partie du groupe surréaliste et publié depuis 1928 de nombreuses plaquettes, où la poésie s'allie à un goût très sûr de l'objet. Il édite de vrais chefs-d'œuvre de présentation : Œillades ciselées en Branche (1939) par exemple. Avec Bellmer, Eluard et les artistes surréalistes, il réunissait dans son petit appartement-librairie du Boulevard Montparnasse peintures, gravures, dessins et livres rares. Max Jacob et Cocteau étaient ses amis fidèles. En 1954, paraît Ici la Voix, sans doute son livre le plus important, où Les Revenants futurs ont un ton de poésie-pamphlet. Entre ses trente à quarante livres, des 40 Poésies de Stanislas Boutemer (1928) à Tout Beau mon Cœur (1952), il faut citer son Anthologie Dada, la Nappe du Catalan (poèmes écrits avec Jean Cocteau sur les nappes en papier du restaurant Le Catalan, où ils retrouvaient Picasso), La Chèvrefeuille (1943), etc.

NO PARKING

No Parking.

Notre temps propre comme un canon, tiré à quatre épingles comme une bombe atomique.

No Parking.

Un tel : service militaire dans la poésie, a rempli dans la littérature. Tel autre verse maintenant dans l'utilitaire. Pureté, impureté, saluez, ô ménopauses.

No Parking.

On s'entre-tue et le même philosophe arme les bras dans un camp et dans l'autre. Entre les mains de l'homme les idées pourrissent.

No Parking.

Vos intelligences idiotes, vos cœurs d'ardoise et vos habits de soie en duralumin.

No Parking.

De grâce, messieurs, laissez respirer, l'hiver, l'odeur du bois qui brûle ; l'été, la vibration de l'air bleu et, en toute saison, l'amour qui se dénude. L'amour, le jeu, la mer. De grâce, quelque répit dans vos projets bien intentionnés d'amélioration de tout.

No Parking. No Parking.

Ecoutez-moi :

Des enfants jouent aux osselets, au diabolo, à la marelle. Ils ont le geste tendre, la main brutale, le vêtement sans excès, la grâce sur terre. Le trèfle, vaporisé de bruine, recouvre les trottoirs. Et, s'il plaît à la clématite, nous oublierons le sens de la colonne Vendôme pour n'y plus voir qu'un ahurissant pistil de bronze.

Quelqu'un est passé là. Les morts s'enfoncent sous l'herbe broyée. Les filles ont des baisers qui sollicitent et le troène sent l'amour.

Le silence ne s'achète pas, il faut qu'on vous l'offre.

(Ici la Voix, éd. Seghers, 1954)

ON DANSE...

On danse au ministère de la Marine. Par les fenêtres ouvertes, des bouffées de polka. Les fleurs encadrent les fleurs. Seraient-ce les neiges d'antan où fleurdelise une tache de sang dans une odeur de jasmin, de gaufres et de berlingots ?

Les naïades des bassins bombent le torse sous la pluie d'un jet d'eau qui chante. Il chante l'hymne national d'un roi prisonnier de Fantomas, nourri d'un jambon trop salé et abreuvé de champagne. La politique étrangère se découvre parfois des historiens dignes de ses visées à longue échéance. Le fin mot de ces affaires se chuchote, se précise, se formule, s'amplifie, il se crie. Le jet d'eau chante. L'eau coule, la ronce retient, l'espèce demeure. Passez, grands de ce monde. Et que feriez-vous d'autre ? Au plus noir de la nuit, votre cœur noir reste visible encore. Des nains entraînent dans leurs souterrains végétaux votre passé glorieux comme un désert de pierre. Vos créatures demeurent inchangées, nées dans la pierre et mourant dans la pierre.

Des assassins habitent les laboratoires. D'immenses territoires sont consacrés à l'exercice du crime. Le monde des assassins et des victimes. Les têtes se dérangent. La terre aussi. Mais, un jour, elle recouvrera tout son agreste éclat. L'homme demeure. Les bouches se taisent et les baisers survivent.

Les fontaines chantent. Dans la salle de bal, on entend le bruit des jupes et des jupons, des velours et des soies, des rires et des cristaux. La fougère déroule ses plumes d'autruche. On danse au

ministère de la Marine. Dégustation d'huîtres et de coquillages sous l'églantine et le chèvrefeuille. Le bouton d'or et la jacinthe, la violette et le narcisse vivent avec leur temps. Les feuilles de l'an passé régatent, vent arrière, sur l'eau des bassins. Derrière les grilles commencent les bois dont les chevaux de pierre ont tiré jusqu'ici le carrosse de verdure.

Ferronnier, toi qui forgeas ces grilles, avais-tu le sens de la liberté ? Grands de ce monde, passez.

(Ici la Voix, éd. Seghers, 1954)

EDMOND HUMEAU (né en 1907)

Une recomposition, une restructuration de l'écriture. Sa poésie et sa syntaxe sont d'un précieux rustique, fort et malicieux, son ton est bien à lui, du nombre aux images, de la respiration au mouvement. Il a publié de nombreuses plaquettes : Maintenant (1931), Le Neuf de Cœur (1956), L'Age des Processions (1958), Le Siècle des Migrants, Le Cœur net (1966), La Main fulcrée s'est ouverte (1968). L'Auberdière explose a été écrit en 1960.

L'AUBERDIÈRE EXPLOSE

Enfonçons-nous dans l'épaisseur de ce qui n'aura point de nomination.

Tant que le jour sera donné aux lisières de la forêt domaniale

Par grand hiver débordant des feutres de neige qui durcissent l'horizon

Et voilà que la terre se prend à nouveau de convulsions glaciaires

Les gerçures éclatent aux plissements de l'écorce gélive des roches

Les fractures s'ensuivent déchirant l'appareil des blocs qui se froissent en poussière

Comme il advient quand les charges de dynamite éboulent une pulvérulente caillasse

Cette poussière même accomplie au matin qui bleuit l'éclat des schistes

En un pays soulevé par le craquement du gel dont les herbages se givrent

Quand l'abricot du soleil mûrit sur les remblais gris de la brume

Un air souverainement léger monte à la rencontre du château de l'Auberdière

Cela part depuis les hauteurs de Chandelais dont s'illumine le massif des chênes rouvres

Je m'en vais assembler les arceaux de leurs voûtes poudreuses aux jonchées de feuilles beiges

Pour que respandisse une nef de cathédrale élancée entre les fûts sous le branchage sec

Juste alors qu'elle disparaît mon enfance buissonnière comme un lièvre bondit

Du terrier impossible aux touffes de bruyère qui me ramènent aux violettes espérées

Mais je ne sais plus quand elles m'apparurent aussi sucrement parfumées

Aujourd'hui que l'odeur des violettes me revient avec l'aube de l'enfance qui m'échappe

La migration commence d'une odeur à son goût de mémoire qu'elle abolit

Comme si je n'avais assez longtemps erré depuis ce parfum qui me chiffonnait

Il est dit que l'homme n'entre jamais trop loin dans ses dominations singulières

Toujours passeur d'odeurs qui se répètent en auréoles d'autant plus vaines qu'elles insistent.

Homme écourté par les frondaisons de sa vie qui s'acharne à demeurer spongieuse

Homme des fougères et de la rousseur qui blanchit à l'âge des flammes

Mais qui donc ira bêcher l'espace de tourbe où le nénuphar s'allie à la flétrissure des roseaux

Puisque je m'éveille en ce lieu qui fume si noirement que j'y noyai mon âme

A franchir les taillis de coudriers et de frênes qui défendaient la route d'ombre

Où s'enfuient les courriers annonceurs de l'incendie déclaré au château

Les flammes ont léché longtemps les boiseries avant que le brasier prenne de l'ampleur

Et maintenant l'Auberdière explose en gerboyant d'étincelles roses qui retombent en suie

Sur les hautes langues de safran que j'aime à saluer pour l'illumination savoureuse

De la chère nuit calcinée que balafrent les blessures scintillantes du feu

Dans les corolles pourpres des tulipes qui virent au lilas et au fuchsia d'un beau soir

Eclairant la forêt qui m'effraie quand l'incendie va naître du peuple des feuilles et de l'aubier généreux

Je suis de ceux qui flambent sur la poussière des os entassés par la planète et j'appelle au feu

Les prisonniers des invasions que charrie l'âcre fleuve de la succession bourgeoise

Les migrants d'un siècle phosphoreux qui se voue à l'éclat des fusées

Depuis le champignon des fumées génocides qui brasilla dans le fracas nucléaire

Coulant comme le château de l'Auberdrière s'affaisse sur la poudre des villes émiettées

Voici que le chant des incendiaires se dépose aux fondations et j'entends chasser

Les cendres fluorescentes de la nuit qui dérivent en vaisseaux de braise qu'un brin de paille allume

Au désespoir de l'enfant incendiaire que je fus et je n'ai point renié les visions de l'univers flamboyant.

(*Le Siècle des Migrants*, éd. Guy Chambelland, 1965)

EDMOND JABÈS (né en 1912 au Caire, Egypte)

On peut parler à son propos d'un « vœu poétique » et « d'engagement spirituel ». La poésie est pour Jabès une exigence continue. Soit qu'il écrive L'Écorce du Monde (1955), et les vives Chansons pour le Repas de l'Ogre (1947), soit qu'il rassemble l'essentiel de ses poèmes dans Je bâtis ma Demeure (1959), Edmond Jabès donne à voir les lignes profondes d'un dessin, d'un destin intérieur qui est pour lui d'être un poète.

CHANSON DES TROIS ÉLÉPHANTS ROUGES

A Pierre Seghers.

Trois éléphants rouges rient
Au seuil d'une librairie.

Trois éléphants et la rue
Une perle et la charrue.

Entrez, fous et médecins,
On gracie les assassins.

Trois éléphants et trois marches
De plain-pied dans la débâcle.●

Et, putains aux yeux de verre,
Trois cent mille réverbères.

Entrez, violeurs et saints,
On fête les assassins.

Trois éléphants rouges pleurent
Au bas de notre demeure.

Trois éléphants, l'avenue
Et, belle, une fille nue.

Entrez, vieux metteurs en scène.
Trois beaux éléphants obscènes.

Trois éléphants de la nuit
Un cœur tendre et leur ennui.

Entrez, menuisiers de cendres,
J'ai du bois à en revendre.

Il se prépare un grand feu
Pour les pierres et les cheveux.

Entrez, pauvres et monarques,
Tireurs de frondes et d'arcs

Tireuses de cartes, moites
Dans le vent et dans les boîtes.

Soirées de miel et d'orgies
Pour le sol et les bougies.

Entrez, bonnes fées et faunes,
Ogre, satyres aphones

Jours d'été striés de plumes
Qu'une seule abeille allume.

Trois éléphants sur un banc,
Un aigle et le matin blanc.

(*Chansons pour le Repas de l'Ogre*,
éd. Gallimard, 1947)

L'INHUMAINE

Ses mains de cuir sont des seins d'orange dans leur corsage robuste. Les plus beaux gestes ont péri. Elle griffe l'oubli dont le sang forme d'innombrables mares à fourmis. Le regard laisse filtrer le rêve. Les arbres ont leurs filigranes dans les feuilles. Les fleurs en disent tout le prix ; le fruit l'insondable saveur.

(*L'Ecorce du Monde*, éd. Seghers, 1955)

JE VOUS ÉCRIS D'UN PAYS PESANT

Aussi belle que la main de l'aimée
sur la mer.
Aussi seule.

J'écris pour vous. La douleur est un coquillage. On y écoute
perler le cœur.
J'écris pour vous, au seuil de l'idylle, pour la plante aux feuilles
d'eau, aux épines de flammes, pour la rose d'Amour.
J'écris pour rien, pour les mots luisants que trace ma mort, pour
l'instant de vie éternellement dû.

Aussi belle que la main de l'aimée
sur le signe.
Aussi seule.

J'écris pour tous. Je vous écris d'un pays pesant comme les pas
du forçat, d'une ville pareille aux autres où les cris camou-
flés se tordent dans les vitrines ; d'une chambre où les cils
ont détruit, petit à petit, le silence.
Vous êtes, destinatrice prédestinée, ma raison d'écrire ; l'inspi-
ratrice joyeuse du jour et de la nuit.
Vous êtes le col du cygne assoiffé d'azur.
Aussi belle que la main de l'aimée
sur les yeux.
Aussi douce.

Je vous écris avec la chair des mots accourus, haletants et
rouges.
C'est bien vous qu'ils entourent. Je suis tous les mots qui m'ha-
bitent et chacun d'eux vous magnifie avec ma voix. J'ai
besoin de vous pour aimer, pour être aimé des mots qui
m'élisent. J'ai besoin de souffrir de vos griffes afin de sur-
vivre aux blessures du poème.

Flèche et cible, alternativement. J'ai besoin d'être à votre merci
pour me libérer de moi-même.
Les mots m'ont appris à me méfier des objets qu'ils incarnent.
Le visage est le refuge des yeux pourchassés. J'aspire à devenir
aveugle.

Aussi belle que la main de l'aimée
sur le sourire de l'enfant.
Aussi transparente.

Je songe aux jouets de mes cinq ans. Une fois miens, ils furent
les maîtres. Je croyais pouvoir, avant qu'on me les offrît,
les manier à ma fantaisie. Je m'aperçus très vite que je
pouvais les détruire au gré de mon humeur ; mais si je
les voulais vivants, que je devais respecter leur mécanisme,
leur âme immortelle.

Ainsi le langage.

Je dois aux mots la joie et les larmes de mes cahiers d'écolier,
de mes carnets d'adulte.

Et aussi ma solitude.

Je dois aux mots mon inquiétude. Je m'efforce de répondre à
leurs questions qui sont mes brûlantes interrogations.

(*L'Ecorce du Monde*, éd. Seghers, 1955)

PHILIPPE JACCOTTET (né en 1925 dans le canton de Vaud,
Suisse)

*Sa poésie est un chant intérieur, tout en transparence, en accord avec la
fuite douloureuse du temps. Qui est-il vraiment ? Par la poésie il s'est
changé en cette ombre qui lui plaisait... Il vit dans un petit village des
collines de la Drôme, attentif à son propre passage mélancolique, enchanteur
de sa solitude : car je n'ai plus désir que d'une chose insaisissable. Aux
approches de l'invisible, ses traces sont des poèmes mystérieux et feutrés
réservés, graves et parfaitement écrits : L'Effraie (1953), L'Ignorant (1958),
La Promenade sous les Arbres (1957), Eléments d'un Songe (1960),
L'Obscurité (1960), La Semaïson (1963), Airs (1967).*

JE SAIS...

Je sais maintenant que je ne possède rien,
pas même ce bel or qui est feuilles pourries,
encore moins ces jours volant d'hier à demain
à grands coups d'ailes vers une heureuse patrie.

Elle fut avec eux, l'émigrante fanée,
la beauté faible, avec ses secrets décevants,
vêtue de brume. On l'aura sans doute emmenée
ailleurs, par ces forêts pluvieuses. Comme avant,

je me retrouve au seuil d'un hiver irréal
où chante le bouvreuil obstiné, seul appel
qui ne cesse pas, comme le lierre. Mais qui peut dire

quel est son sens ? Je vois ma santé se réduire,
pareille à ce feu bref au-devant du brouillard
qu'un vent glacial avive, efface... Il se fait tard.

(*L'Effraie et autres Poésies*, éd. Gallimard, 1953)

DANS LES RUES D'UNE VILLE...

Dans les rues d'une ville où je n'habite qu'en image,
le brouillard construit la nuit de provisoires passages
qu'empruntent des fantômes avec l'air d'aller ailleurs
porter la buée légère qui vient du secret du cœur.
Pourtant, si maladroit que soit toujours le solitaire,
je m'entête à épier les figures de la lumière.
Si c'était justement parce que la pierre ne tient pas bien,
parce qu'à la porte des bars le vent bondit comme un chien,
parce qu'il s'attaque aux feuilles, aux fenêtres mal fermées,
que j'allais vous croiser enfin, après la force ruinée,
fragilité extrême qui n'avez cessé de me fuir :
si j'allais vous rattraper dans votre manteau de cuir...
Sachant que les plus hauts murs sont alliances de poussière,
que le vacarme des cafés et leurs colonnes de verre
chancellent sitôt touchés par les cornes du matin,
sachant que si je monte aux belvédères suburbains,
la ville ne sera plus qu'un peu de braises fumantes,
je n'accueillerai plus ces figures terrifiantes
et je marcherai encore bien que ce soit déjà l'hiver
et que le fleuve ait emporté les derniers souvenirs d'hier...
J'habiterai moins tremblant ces forteresses de sable,
car je n'ai plus désir que d'une chose insaisissable,
cette parole dite dans un souffle à la bouche qui attend
et cette brume une seule seconde sur l'astre des yeux brûlants...

(*L'Ignorant*, éd. Gallimard, 1958)

LA VOIX

Qui chante là quand toute voix se tait ? Qui chante avec cette voix sourde et pure un si beau chant ? Serait-ce hors de la ville, à Robinson, dans un jardin couvert de neige ? Ou est-ce là tout près. quelqu'un qui ne se doutait pas qu'on l'écoutât ? Ne soyons pas impatients de le savoir puisque le jour n'est pas autrement précédé par l'invisible oiseau. Mais faisons seulement silence. Une voix monte, et comme un vent de mars aux bois vieillis porte leur force, elle nous vient sans larmes, souriant plutôt devant la mort. Qui chantait là quand notre lampe s'est éteinte ? Nul ne le sait. Mais seul peut entendre le cœur qui ne cherche la possession ni la victoire.

(*L'Ignorant*, éd. Gallimard, 1958)

L'IGNORANT

Plus je vieillis et plus je crois en ignorance, plus j'ai vécu, moins je possède et moins je règne. Tout ce que j'ai, c'est un espace tour à tour enneigé ou brillant, mais jamais habité. Où est le donateur, le guide, le gardien ? Je me tiens dans ma chambre et d'abord je me tais (le silence entre en serviteur mettre un peu d'ordre), et j'attends qu'un à un les mensonges s'écartent : que reste-t-il ? que reste-t-il à ce mourant qui l'empêche si bien de mourir ? Quelle force le fait encor parler entre ses quatre murs ? Pourrais-je le savoir, moi l'ignare et l'inquiet ? Mais je l'entends vraiment qui parle, et sa parole pénètre avec le jour, encore que bien vague :

« Comme le feu, l'amour n'établit sa clarté que sur la faute et la beauté des bois en cendres... »

(*L'Ignorant*, éd. Gallimard, 1958)

PAROLES DANS L'AIR

A Pierre Leyris.

L'air si clair dit : « Je fus un temps votre maison, puis viendront d'autres voyageurs à votre place,

et vous qui aimiez tant ce séjour, où irez-vous ? Je vois bien de la poussière sur la terre, mais vous me regardiez, et vos yeux paraissaient ne pas m'être inconnus ; mais vous chantiez parfois, est-ce donc tout ? Vous parliez même à demi-voix à quelqu'un qui était souvent ensommeillé, vous lui disiez que la lumière de la terre était trop pure pour ne pas avoir un sens qui échappât de quelque manière à la mort, vous vous imaginiez avancer dans ce sens, et cependant je ne vous entends plus : qu'avez-vous fait ? Que va penser surtout votre compagne ? »

Elle répond à travers ses heureuses larmes :
« Il s'est changé en cette ombre qui lui plaisait. »

(*L'Ignorant*, éd. Gallimard, 1958)

MAX JACOB (1876-1944)
(Voir premier Livre d'Or, p. 303).

Dans le recueil précédent étaient repris des textes écrits par Max Jacob avant 1940. Voici aujourd'hui, à travers des poèmes, des fragments de correspondance, des aphorismes, des conseils, Max Jacob parmi nous avec des écrits parus entre 1940 et sa mort, au camp de Drancy, en 1944. Cf. Max Jacob par André Billy (Poètes d'Aujourd'hui, n° 3).

« CONNAISSEZ-VOUS MAÎTRE ECKART ? »

Paul Petit

Connaissez-vous le grand Albert ?
Joachim ? Amaury de Bène ?
à Thöss, Margareta Ebner
de Christ enceinte en chair humaine ?

Connaissez-vous Henri Suso ?
Ruysbrock surnommé l'Admirable ?
et Joseph de Cupertino
qui volait comme un dirigeable ?

Et les sermons de Jean Tauler ?
et le jeune homme des Sept Nonnes

qu'on soigna comme une amazone
débarquant des Ciels-univers ?

Connaissez-vous Jacob Boehm
et la Signatura Rerum ?
et Paracelse l'archidoxe,
le précurseur des rayons X ?

On connaît bien peu ceux qu'on aime
mais je les comprends assez bien
étant tous ces gens-là moi-même
qui ne suis pourtant qu'un babouin.

(*Derniers Poèmes*, éd. Gallimard, 1945)

AGONIE

Mon Dieu ! que je suis las d'être sans espérance,
de rouler le tonneau lourd de ma déchéance
et sans moyens d'en finir avec la terre.
Je transporte Satan comme un intermédiaire,
j'écorne mon blason avec mes haut-le-corps,
je tourne chaque nuit mes visions vers les morts,
je frappe avec mon crâne aux rochers de l'enfer.
et les draps de mon lit sont en paille de fer.
Souvent dans mon sommeil la même île électrique
marque en couteau de sang mes noms patronymiques
sur ma peau. Membres, paquet d'anguilles
qu'avec un gai rictus les diables échenillent.

(*Derniers Poèmes*, éd. Gallimard, 1945)

AMOUR DU PROCHAIN

A Jean Roussetot.

Qui a vu le crapaud traverser une rue ? C'est un tout petit
homme : une poupée n'est pas plus minuscule. Il se traîne sur
les genoux : il a honte, on dirait... ? non ! Il est rhumatisant.
Une jambe reste en arrière, il la ramène ! Où va-t-il ainsi ? Il
sort de l'égout, pauvre clown. Personne n'a remarqué ce cra-
paud dans la rue. Jadis personne ne me remarquait dans la
rue, maintenant les enfants se moquent de mon étoile jaune.
Heureux crapaud ! tu n'as pas d'étoile jaune.

(*Derniers Poèmes*, éd. Gallimard, 1945)